

L'argent prend la nationalité de celui qui l'empoche. (Guy Ciancia)

On entend de plus en plus parler de médecine personnalisée, de nouvelle médecine ou de médecine environnementale ou naturelle, présentées comme promesses d'un avenir radieux, voire d'une harmonie entre le corps et l'esprit. S'y trouvent pêle-mêle des approches novatrices fondées sur les preuves de leur efficacité, mais aussi des méthodes qui fleurent bon l'épidémiologie de grand-papa, le retour à des soins des temps passés et aux remèdes miracles, sous des appellations diverses et parfois trompeuses. Certaines de ces méthodes font même l'objet d'enseignements universitaires bien que dénuées d'efficacité avérée. Ainsi la Miviludes (Mission de Vigilance et de Lutte contre les Dérives Sectaires) constate que 4 Français sur 10 ont recours aux médecines dites alternatives, dont 60 % parmi les malades du cancer ; qu'il existe plus de 400 pratiques non conventionnelles à visée thérapeutique et qu'il existe 1 800 structures d'enseignement ou de formation « à risques » dans le domaine de la santé. Elle indique que « Les dangers et les dérives du marché alternatif de la guérison et du bien-être tiennent notamment à l'absence d'évaluation indépendante et rigoureuse des méthodes et des formations qui excluent explicitement ou de fait les traitements médicaux conventionnels. (Bulletin de l'Association française pour l'Information scientifique -AFIS- , n°8, mars 2016 )

Il ne faut pas confondre gagner et réussir (Loïc Perron)

Il n'y a pas une médecine traditionnelle et des médecines alternatives ou parallèles. Il y a une médecine fondée sur les preuves et des pratiques, très diverses, non basées sur la méthode scientifique. La différence ne se trouve pas tant dans les fondements théoriques que dans la méthode utilisée pour démontrer leur efficacité. (Dr. Montserrat Esquerra)

La moitié des travailleurs mondiaux n'a pas de contrat de travail. 73% des travailleurs dans le monde n'auront pas de pension de retraite. La moitié des travailleurs mondiaux n'a pas de couverture sociale.

Mais alors, c'est quoi ce « machin » de l'Europe ? Je vais vous le dire. Une indigestion d'humanisme rhétorique, qui n'est rien d'autre que la carapace qui (mal) habille le sempiternel suprématisme gréco-romain face au barbare. Pire : une immense dalle bureaucratique pour déguiser l'arnaque qui nous assiège bien qu'on nous présente comme étant la sublimation des droits des consommateurs -pardon ! des citoyens- ce qui n'est, en réalité, que les intérêts des lobbys les plus intéressés, à commencer par le très puissant lobby que représentent les gouvernements des États. Cela fait des années qu'on était prévenus que ce « machin » de l'Europe c'était une farce, une arnaque, un échec, un « fouttage de gueule ». Si l'Europe devient un aquarium derrière des murs blindés l'isolant de la misère et de la barbarie, dites-moi : qu'en reste-t-il des valeurs européennes ? Qu'en restera-t-il de l'Europe ? (...) Je ne veux pas vivre dans une cage ! (...) Une question (qui n'est pas une boutade) : c'est sûr que les barbares ce sont les autres ? C'est sûr qu'ils viennent de l'extérieur ? (...) Oui, je suppose que cela a encore du sens de continuer à défendre le rêve européen. Que nous ne renoncions pas à la construction de l'Europe des peuples. Que etc., etc., etc. Mais croyez-vous que nous pourrions faire encore beaucoup de chemin tant que l'Europe sera un train à basse vitesse composé d'États-wagon conduit par des bureaucrates qui roule et roule sur une voie sans stations ? Par quelle fenêtre faudra-t-il sortir pour en descendre ? (Oriol Izquierdo)

Le problème avec l'argent est qu'il vous libère de toutes les nécessités, sauf de celle de l'argent. (entendu dans un débat à la télé)

Atteindre la sagesse ne consiste pas à apprendre de nouveaux mots, mais à remplir les anciens d'un sens précis. (Glòria Coll)

Quand l'extraordinaire devient le quotidien, c'est la révolution. (*Nord-Matin* du 26 mai 1968)

Il y a encore 46 millions d'esclaves (au sens littéral du terme) de par le monde, spécialement en Inde et en Chine.

La Méditerranée est en train de devenir une sorte de fosse commune : en deux ans et demi, elle a « accueilli » 10.000 malheureux migrants qui n'ont jamais atteint l'Europe de leurs rêves.

Réinstallés dans leurs locaux, les syndicalistes continuèrent à administrer *la condition étudiante*, désormais rénover et cogérée. Et les trotskistes de l'AJS, tendance Unité syndicale, à ferrailer contre l'UEC, lui soustrayant quelques sièges par-ci par-là, notamment à la MGEN. Il va sans dire que l'étudiant moyen qui avait survécu, sans toujours bien comprendre, aux multiples incidents de l'année écoulée, ne s'intéressa pas davantage *aux acquis* octroyés par la réforme Faure. Comme jadis, il étudia ; les professeurs enseignèrent, les partis et syndicats s'évertuèrent à prospérer. En ce qui concerne la pédagogie, rien ne sera pourtant comme avant. La critique de l'autorité *mandarinale* ouvrait de nouvelles perspectives aux jeunes universitaires. Combien de carrières furent ainsi engendrées dans cet hypocrite copinage entre des étudiants opportunistes et des enseignants affirmant ne rien savoir (ce qui était sans doute vrai !). Nouveauté pédagogique qui souhaitait ignorer les réponses et ne transmettre que des questions ; au prétexte d'une feinte et démagogique sédition. Cette critique du rapport maître-élève fera plus tard (avec une couche de social-démocratie) le lit du relativisme intellectuel, étape annoncée de la fin de l'Université. (Guy Ciancia. *Lille en mai*. Ed. Passez Muscade)

En 2015, on a enregistré le décès de 497 personnes SDF. Le nombre réel de décès est largement supérieur à ce chiffre dans la mesure où beaucoup d'entre eux meurent dans l'anonymat le plus total. L'espérance moyenne de vie d'un SDF dormant dans la rue est de seulement 49 ans. S'il peut s'abriter dans un foyer, il gagne entre 5 et 6 ans d'espérance de vie.

Une chose me frappa au bout de quelques mois à l'École normale. C'est que nombre de mes camarades, notamment les Parisiens, marquaient ostensiblement la distance avec ce qu'ils auraient dû être. Certes, ils sortaient de trois ans de surchauffe totale liée à l'ascèse malade de la khâgne, et avaient besoin de s'aérer les poumons. Mais cette attitude, que je pris pour du dandysme, s'exprimait par un dédain ostensible de ce en quoi ils excellaient. Il ne fallait surtout pas, sous peine de passer pour un fâcheux, parler de philosophie ou de prose latine, mais cultiver au contraire un engagement vigilant de la futilité. La question n'était pas : que vais-je écrire sur Popper ou Habermas, mais plutôt : comment m'habiller pour aller au Palace ? On pouvait commenter le dernier disque des Ramones, mais pas les derniers écrits de Wittgenstein. Le refus de l'esprit de sérieux, la méfiance vis-à-vis des illusions politiques dont cette école avait été le théâtre flamboyant, la volonté de vivre une jeunesse quand tout menaçait déjà de nous faire vieillir ? Peut-être. Mais aussi, au fond, une certaine façon de vivre dans le mépris de son propre savoir. Un déni de filiation. Nous ne voulions pas des querelles françaises qui enveniment la mémoire, ni des stridences obtuses des lanceurs de pavés. Que restait-il ? Le fracas du rock ; des jeux d'étiquette (veste Ventilo ou chemise Arrow ?) ; cette façon d'être toujours en avant de soi-même, dans la fuite. En somme, le refus de monter en ligne, d'habiter la coquille, de parler en première personne. Comme par prémonition de ce qui triompherait dix ans plus tard, j'ai vu autour de 1979 des jeunes intellectuels, qui n'étaient pas idiots et décrochaient leur agrégation, se vouer à l'empire des apparences. Ils avaient grandi sous le régime finissant des baba cools languissants, ils fêtaient leurs vingt ans entre les épingles à nourrice du punk et les rythmiques aqueuses du disco. Tout s'accélérait alors de trimestre en trimestre. Mode pirate ? Tendance Növö ? Cold wave ? Oripeaux néo-hippies ? Retour aux Beach Boys via la musique des B-52's ? Il fallait suivre, se déguiser, passer au chapitre suivant, abjurer, singer, s'oublier. De simulacre en simulacre, les enfants du cogito éclaté devenaient des caméléons : aptitude à imiter, eau qui épouse la forme du vase, identité vécue comme une penderie où s'entassaient les postiches. On aurait pu attendre cela d'un publicitaire ou d'une rédactrice de mode. Mais le spectacle de certains brillants sujets cultivant dès la fin des années 70 un frégolisme actif annonçait déjà la suite. Le problème, c'est l'arc nerveux du caméléon improvisé. S'il ne tient pas la route, si les mutations s'enchaînent, si la mode s'endiable, il n'est plus qu'un patchwork affolé. On peut pendant quelque temps enfiler une défroque, puis une autre, puis encore une autre. À la cinquième défroque, on est perdu. Problème d'identité basique : qui ne consiste pas, abdiquer ; ce qui n'affirme pas s'effrite. Très vite, on a des eunuques à genoux, des singes qui

se déguisent. D'une certaine façon, tout était joué très tôt, jugé-emballé, préparé pour l'estocade. Quand arrivèrent les années 1980, les girouettes avaient été fixées sur le toit. On n'était pas dépourvus de cynisme, parce que non dépourvus de détachement ; mais le cynisme que l'on a dû endosser n'était pas le nôtre. Nous avons grandi en récitant le verbe « être » ; il fallait désormais conjuguer le verbe « avoir ». Quand une pensée fondée sur une révolte devient le dogme de nouveaux maîtres, quand la haine de l'Histoire fait le lit des amnésies, quand le publicitaire et l'homme politique se donnent la main pour réduire le chant de la vie à quelques slogans, une certaine dignité meurt, qui est celle de la délicatesse. Nous avons passé des années à vivre la vie par procuration. L'héroïsme recrée sur l'écran des cinémas en temps de paix, les femmes fatales d'autrefois rêvées pour nous épargner le prosaïsme de celles qui nous étaient promises, la musique de Billie Holliday ou de Frank Sinatra préférées aux rengaines du moment. Et même le présent était devenu une galerie d'effigies, d'idoles, de stars grâce auxquelles on traversait des existences que l'on ne connaîtrait jamais. Quand le présent n'est plus que nostalgie, celle-ci devient l'étoffe dont nos nuits sont faites. Il avait fallu que ma jeunesse s'achève pour que j'apprenne à ne plus regretter. Désormais, j'aimais moins le passé que la promesse des possibles qu'il avait nourrie. (Marc Lambron, *Les menteurs*, Grasset)

A l'heure où je ferme cette rubrique, l'Union Européenne n'a accueilli que 6% des réfugiés qu'elle s'était engagée à recevoir en son sein. Sans commentaires.